

ceux des kangorou morts naturellement. On leur vit manger des lézards, des vers de bois, et un grand ver qui s'engendre dans les eucalyptus; ce dernier est pour eux une véritable friandise. Ils dévoraient avec avidité le biscuit, le bœuf et le poisson que les Anglais leur donnaient; ils en avalaient de gros morceaux sans les mâcher, comme s'ils eussent craint qu'on ne les leur enlevât. Jamais on ne put les engager à boire du vin, de la bière, ou des liqueurs; l'odeur de celles-ci les rebutait; on leur fit goûter du punch doux; ils le crachèrent avec des marques de répugnance. Ils mâchent les feuilles vertes de différens arbres, dont quelques-unes ont une saveur légèrement astringente, et un goût aromatique.

Des voyageurs précédens avaient déjà observé que les huttes de ces sauvages sont les plus simples et les plus misérables que l'on puisse imaginer; elle servent uniquement à les mettre temporairement à l'abri des intempéries de l'air. Elles sont en branchages posés obliquement, et ouvertes d'un côté qui est toujours sous le vent. Si un arbre est tombé dans le voisinage, il sert ordinairement à soutenir la cabane, et quelquefois quand ils ont de l'herbe grossière à portée, ils l'entrelacent avec les branchages. Ils font le feu à l'entrée de la hutte, et si le vent vient à chan-

ger, il faut à l'instant le placer ailleurs. On n'eut pas l'occasion de remarquer comment ils allumaient le feu, parce que les troupes que l'on vit avaient toujours avec elles des brandons, qui avec un peu d'herbes sèches produisaient dans l'instant une flamme ardente.

La seule trace de société que l'on aperçut, fut un groupe de cinq cabanes; un puits d'eau saumâtre, situé dans les environs, avait peut-être été le seul motif de ce rapprochement. On ne put guère deviner comment ces sauvages s'y prenaient pour se procurer de l'eau; car malgré l'examen le plus attentif, on n'en trouva pas une goutte à plusieurs milles de l'endroit où leurs huttes étaient construites.

Un squelette humain que l'on rencontra à trois pieds sous terre, en creusant pour avoir de l'eau, fit connaître la manière dont ils disposaient de leurs morts; son état de détérioration prouvait qu'il avait été enterré long-temps avant l'arrivée des Européens dans ce port.

Le seul meuble de ménage qu'on leur vit, fut un panier de paille assez artistement fait. Leur seule manière d'apprêter les mets est de les faire griller. Ils ne mettent pas une grande délicatesse à cette opération, car souvent les poissons que les Anglais leur donnaient étaient à l'instant placés devant le feu, puis dévorés sans être vidés ni

nettoyés. Ils recevaient les couvertures avec beaucoup de plaisir ; cependant plusieurs de ceux qui en avaient été gratifiés, étant revenus voir les Anglais, les laissaient toujours en arrière, et se présentaient grelottans de froid. Cette manœuvre avait peut-être pour but d'obtenir un nouveau don, à moins qu'on ne suppose qu'ils en avaient fait présent à leurs femmes, ce qui impliquerait un degré de civilisation dont ils sont à une distance immense. Dans leurs premières entrevues, ils semblèrent dépourvus de toute espèce de curiosité ; et contemplèrent la personne et les canots des Anglais avec une indifférence stupide : ensuite leur conduite annonça que l'utilité de beaucoup d'objets les avait frappés ; et enfin la crainte seule les empêcha, plus que toute idée de juste ou d'injuste, de s'approprier ces choses qui leur avaient paru si précieuses.

Les naturels de cette partie de la Nouvelle-Hollande ne semblent pas différer beaucoup de ceux des environs de Port-Jackson. La ressemblance des traits indique l'identité de l'origine : les mœurs, les usages, tout en un mot, offre un rapprochement complet ; on ne remarque de différence que dans le langage et dans la coutume de faire sauter une dent incisive de la mâchoire supérieure, qui n'existe pas chez les Indiens du Port Phillip. On n'aperçut qu'une femme à qui

les hommes dirent de se retirer, lorsque les Anglais s'approchèrent. On reçut la visite d'un jeune garçon, dont la conduite donna lieu de penser qu'il n'existait pas chez ce peuple un grand degré de subordination, fondé sur la différence des âges ; car il était plus bavard et plus importun qu'aucun des hommes faits.

« A notre arrivée au Port Phillip, dit Tuckey, le pays sauvage dont nous étions environnés offrait le tableau d'une solitude paisible. Les hommes contemplatifs ou mélancoliques y auraient trouvé une retraite où rien n'aurait troublé leurs rêveries. Souvent dans la soirée je me promenais dans les bois ; on n'y entendait pas le bruit le plus léger ; on ne peut se faire une idée d'un silence aussi complet : il n'était interrompu que par la voix de quelques oiseaux, et par le doux murmure d'un vent léger. Les sentiers frayés par les sauvages, ou les cendres de leurs feux éteints indiquaient seuls l'existence de créatures humaines dans ces lieux. Dans le cours de quelques semaines, la scène éprouva un changement considérable : des routes furent ouvertes dans les forêts pour le passage des voitures qui transportaient les pièces de charpente ; les cabanes des bûcherons furent élevées sous des branches des arbres gigantesques qui leur servaient d'abri ; le bourdonnement de leur voix et le bruit de leurs ha-

ches qui retentissaient dans les bois annonçaient les mouvemens de l'industrie sociale et les travaux de la civilisation.

« Quelquefois assis sur l'affût d'un canon, à la tête du camp, je contemplais avec des sensations alternatives de pitié, de rire et d'étonnement, le spectacle que j'avais devant moi. Quand je voyais tant de mes semblables, dont quelques-uns étaient déchus d'un rang dans la société égal ou supérieur au mien, et abaissés par leurs vices au niveau de ce qu'il y a de plus bas dans l'espèce humaine; quand je les apercevais nus marchant dans l'eau jusqu'aux épaules pour décharger les bateaux, tandis qu'un soleil brûlant frappait de ses rayons à midi leurs têtes découvertes, ou attelés à une voiture qui portait du bois, et dont les roues s'enfonçaient jusqu'à l'essieu dans le sable, je ne considérais que la position de ces malheureux accablés par la fatigue, et le souvenir de leurs vices disparaissait pour un moment devant la grandeur de leur punition : je m'écriais avec enthousiasme que la liberté seule donne des charmes et de l'agrément à la vie, et que sans elle nous ne sommes sur la terre que comme des plantes sauvages.

« D'un autre côté quand je regardais l'aspect vivant du camp, les occupations des femmes et les embarras plaisans dans lesquels les jetait à

chaque instant la nouveauté de leur situation, je souriais, et admirant intérieurement la souplesse de notre esprit qui nous met en état de nous accommoder aux vicissitudes de la fortune, j'avouais que l'orgueil de l'indépendance et la vive sensibilité de la prospérité, semblables aux caractères tracés sur le sable, sont bientôt effacés par le torrent des circonstances malheureuses. Ce qui jadis paraissait plus précieux que la vie même, la vertu des femmes s'affaiblit par degrés, et finit par être sacrifié à l'agrément actuel; tant est vraie l'exclamation du poëte que le besoin rendrait parjure la vestale pure jusqu'alors.

« Enfin quand je réfléchissais aux motifs du mouvement qui m'entourait; quand je comparais la puissance, l'adresse et les ressources de l'homme civilisé avec la faiblesse, l'ignorance et les besoins du sauvage qu'il venait déposséder de sa terre, je reconnaissais la grandeur immense de l'intelligence humaine, et je me sentais pénétré de gratitude pour la faible portion qui m'en avait été départie. Ces pensées me conduisaient naturellement à la contemplation des événemens possibles. Je voyais une seconde Rome s'élevant du sein d'une réunion de bandits; je la voyais donnant des lois au monde, et fière de sa supériorité dans les armes et dans les arts, regarder avec

dédain les nations barbares de l'hémisphère septentrional. »

C'était fort beau de se livrer ainsi aux rêves de son imagination; mais si jamais un empire puissant doit s'élever sur les côtes arides de la Terre Australe, ce n'était pas sur celle où l'on avait débarqué, malgré la vaste étendue et la sûreté du Port Phillip. Le rapport de Tuckey sur les nombreux inconvénients de ce lieu, qui l'emportaient sur ses avantages, prouva la nécessité urgente de transporter la colonie dans un endroit plus convenable. Comme l'expédition arrivait d'Europe, et que l'on n'avait aucune lumière sur les découvertes récentes qui avaient pu être faites le long des côtes voisines, on jugea nécessaire de demander des instructions à cet égard au gouverneur en chef à Port-Jackson. Le navire l'*Océan* ayant mis sa cargaison à terre, allait continuer sa route pour la Chine; on ne pouvait le retenir sans occasionner une grosse dépense au gouvernement. Ainsi il ne restait d'autre moyen de communiquer avec Port-Jackson qu'un canot ouvert. On en équipa donc un à six avirons, et un officier s'y embarqua avec les dépêches du vice-gouverneur. Après avoir été balloté pendant neuf jours par le mauvais temps, il fut recueilli à soixante milles de Port-Jackson par l'*Océan*, qui était parti six

jours après lui, et qui le transporta à sa destination. Le gouverneur King, instruit par un rapport que lui avait adressé l'arpenteur général de la colonie, savait déjà que le Port Phillip ne convenait pas pour y placer une colonie, et fréta tout de suite l'*Océan*, pour la porter soit au Port Dalrymple sur la côte septentrionale de la Terre Van-Diemen, soit sur les bords du fleuve Derwent, qui a son embouchure à la côte méridionale de cette île, et où un petit détachement venu de Port-Jackson s'était déjà établi.

Comme la prolongation du séjour du *Calcutta*, après que la translation eût été finalement décidée, devait beaucoup retarder, sans avantage pour la colonie, le principal objet de son voyage, qui était le transport d'une cargaison de bois de charpente en Angleterre, ce vaisseau partit le 16 décembre, laissant les colons prêts à s'embarquer sur l'*Océan*.

Pendant que le *Calcutta* séjourna dans le Port Phillip, son équipage fut occupé à rassembler des échantillons de bois de charpente, que fournissaient les forêts voisines; on en réunit cent cinquante pièces de bonne qualité.

Tuckey profita du temps qui s'écoula entre le départ du canot et le retour des nouvelles de Port-Jackson, pour aller avec d'autres officiers, par terre, reconnaître le Port-Western décou-

vert par Bass, et voir, si comme on l'avait dit, il y avait des mines de houille. La péninsule que l'on traversa, est coupée dans sa longueur par une chaîne de collines qui se dirigent vers la mer. Cette péninsule consiste entièrement en dunes de sable qui ne produisent que des touffes d'herbe grossière et des arbres chétifs. Après avoir franchi la chaîne, l'on marcha directement à l'est presque parallèlement au bord de la mer, que l'on apercevait quelquefois. Jusqu'au cap ou à la pointe de Shank le pays continue à s'élever : les collines sont plus hautes et plus escarpées, et séparées par des gorges étroites ; le sol est toujours très-sablonneux, et l'on ne trouve de l'eau qu'en creusant à plusieurs pieds dans les endroits enfoncés. Après le cap Shank, le coup d'œil change entièrement ; le terrain n'est plus que de l'argile dure ; on ne rencontre que des eucalyptus, et deux gros ruisseaux tombent dans la mer immédiatement au-dessous du cap. L'on s'arrêta dans cet endroit pour y passer la nuit, et à l'exemple des naturels, l'on éleva une cabane, et l'on fit du feu à quelques pieds de l'entrée. On supposa que cette pointe de Shank était à vingt-cinq milles du camp.

Le lendemain au point du jour l'on se remit en marche, et à l'aide d'une boussole de poche, on se tint à une distance de trois à cinq milles de

la côte. A midi l'on arriva au Port-Western. Le pays était diversifié par des collines et des vallées ; le fond de celles-ci consistait en riche terre végétale noire, profonde de plusieurs pieds ; ça et là on y trouva de la tourbe : l'herbe y est très-abondante, et quelquefois recouverte par des broussailles, tandis que dans d'autres l'on découvre à peine un arbriseau. Plusieurs ruisseaux vont se jeter dans la mer.

On ne put reconnaître que l'espace de quelques milles sur la côte occidentale du Port-Western, parce que l'homme chargé de la provision de biscuit s'étant caché peu de temps après qu'on fut parti du camp, on se trouva à court de vivres. On n'en avait plus que pour quatre jours, ce qui était bien peu, les officiers se fiant au produit de leur chasse pour augmenter leur moyen de subsistance, avaient employé la plupart des gens qui les accompagnaient à porter de l'eau, dans la crainte de n'en pas rencontrer en route. De plus on ne pensait pas que le Port-Western fût aussi considérable et aussi éloigné.

Depuis son entrée jusqu'à une douzaine de milles plus haut, le Port-Western n'offre le long de sa côte occidentale qu'un endroit où les canots peuvent débarquer commodément, la plage ne consistant qu'en un roc noir et plat, ou en un espace sablonneux, large d'un quart de mille, et

sur lequel la lame brisant continuellement, forme un long ressac très-dangereux. Il y a dans cet endroit trois ruisseaux d'eau excellente, qui tombant du haut des collines, entretiennent des étangs à leur base, et sont absorbés par le sable de la plage : ces étangs étaient couverts de sarcelles d'un plumage magnifique et d'un goût exquis.

Comme en venant au Port-Western on ne s'était jamais éloigné de plus de cinq milles de la mer, on résolut de retourner au camp, en essayant de pénétrer dans le pays dans la direction du nord-ouest, parce que l'on supposa que l'on arriverait ainsi à vingt milles de distance du point où l'on tendait. On partit à la pointe du jour, et au bout d'un quart de mille l'on se trouva à l'entrée d'une immense forêt de très-grands eucalyptus. Le pays devint montagneux ; les vallées, ou plutôt les gorges qui séparent les hauteurs, sont arrosées par des ruisseaux qui coulent au milieu de buissons impénétrables, d'arbrisseaux épineux, réunis ensemble par des plantes grimpantes. Après avoir traversé huit de ces gorges dans un espace de six milles, ce qui prit quatre heures et donna des peines infinies, le pays parut encore plus impraticable : des arbustes aussi piquans que l'ajonc, et couvrant des emplacements immenses, arrêtaient à chaque moment les pas des voyageurs.

Plusieurs des hommes qui portaient l'eau n'avaient plus la force de résister à la fatigue ; il fallut renoncer au projet formé. On prit donc un peu de repos, et l'on fit route au sud-ouest pour se rapprocher de la mer, parce que le long de la côte le pays est plus égal et plus ouvert. On le trouva bien arrosé ; le sol était fertile, et souvent des prairies qui comprenaient de cinquante à cent acres, étaient couvertes d'herbes hautes de cinq pieds : on n'y voyait pas un seul arbre. Au coucher du soleil on atteignit le cap de Shank ; l'on y passa la nuit, et le lendemain après midi l'on fut de retour au camp après cinq jours d'absence.

On ne découvrit pas de mine de houille au Port-Western ; mais une recherche aussi superficielle et aussi restreinte ne permettait pas de prononcer que ce minéral ne s'y trouvait pas. Les roches noires qui bordent la côte depuis les premières collines jusqu'au Port-Western, donnent de la pierre à chaux excellente. Toutes les pointes de terre sont hautes, escarpées, perpendiculaires, présentant une barrière insurmontable à la mer, qui même par le temps le plus beau brise avec violence contre leurs flancs ; il n'y a pas le moindre abri pour mouiller, ni la plus petite ressource pour un canot de se sauver en faisant côte.

On vit au Port-Western des troupeaux de kangourous et quatre grands loups. De beaux pigeons

à ailes bronzées, des cacatoes blancs et noirs, et d'innombrables légions de perroquets habitent les bois.

Cette excursion n'ajouta pas beaucoup à la connaissance du pays; mais elle ne fut pas sans utilité pour l'humanité. On sema dans les endroits où le sol était fertile des graines d'arbres et de plantes potagères, que l'on avait apportées de Rio Janeiro et du cap de Bonne-Espérance, entre autres des orangers, des citronniers, des melons, des potirons, du maïs et toutes sortes de légumes.

Le pays que l'on avait parcouru est sans doute très-faiblement peuplé. L'on ne rencontra que deux cabanes dans cette excursion, et l'on ne vit pas un seul naturel. Le kangorou semble être le maître absolu du pays: l'évacuation du Port Phillip fera sans doute durer sa souveraineté quelques siècles de plus.

Peu de temps après le débarquement, plusieurs déportés s'échappèrent, séduits par l'idée erronée qu'ils pourraient arriver à Port-Jackson, ou s'embarquer à bord de navires venus dans ces parages pour la pêche de la baleine, parce qu'ils croyaient qu'ils relâchaient quelquefois à cette côte. Les uns furent ramenés par les détachemens envoyés après eux; d'autres revinrent volontairement, quand ils furent sur le point de

mourir de faim: il y en eut deux dont on n'entendit plus parler.

Après que le *Calcutta* fut parti du Port Phillip, on envoya un bâtiment pour examiner le Port Dalrymple; le rapport qu'il fit n'ayant pas été aussi favorable qu'on l'espérait, il fut résolu définitivement de transférer la colonie sur les bords du Derwent, ce qui fut en partie effectué avant que le *Calcutta* eût fait voile de Port-Jackson. On donna le nom de *Hobart* à l'établissement. L'on en conçut les espérances les plus flatteuses d'après les notes envoyées par le vice-gouverneur sur la situation, le sol et le climat. Nous verrons bientôt que cet espoir n'a pas été trompé.

Le reste du voyage du *Calcutta* n'offrit aucun événement remarquable. Il quitta le Port Phillip le 18 décembre, passa sans éprouver aucun obstacle par le détroit de Bass, et arriva le 26 à Port-Jackson. Il y prit une cargaison de bois de charpente, et en repartit le 17 mars 1804, passa au sud de la Nouvelle-Zélande, et doubla le cap Horn le 27 avril.

Le 3 avril à neuf heures du soir, le vaisseau étant par 48° 30' sud, et 186° 30' est, on avait observé au sud, dans le ciel, une lueur orange éclatante, qui s'élevait à trente degrés au-dessus de l'horizon, et ressemblait à la clarté que l'on aperçoit au ciel dans l'ouest, quand le soleil l'é-

claire en été après son coucher : ce phénomène dura environ une heure ; il rentra graduellement dans l'obscurité qui l'entourait. C'était probablement le météore qui remplace dans le sud l'aurore boréale.

Le *Calcutta* passa entre les îles de Diego Ramirez et les îles l'Hermitte, à peu près à six milles de distance des premières. La force du vent empêcha de sonder ; mais le peu de clarté de l'eau fit juger qu'elle ne pouvait pas avoir plus de trente brasses de profondeur. Ces petits groupes, situés au sud de la Terre du Feu, n'offrent à l'œil que très-peu de végétation ; presque partout il voit le roc nu. On doubla à la distance de quatre lieues le cap Horn, qui forme la pointe méridionale des îles l'Hermitte ; ses flancs étaient couverts de neige. Le temps était beau et serein, le vent à l'ouest ; le thermomètre se soutenait à 48° (7° 10). L'aspect des îles l'Hermitte fit conjecturer qu'elles doivent avoir plusieurs bons ports. Après avoir doublé le cap Horn, on observa que la mer était quelquefois couverte de mollusques lumineux qui avaient près de neuf pouces de long ; leur lumière égalait celle d'une bougie : ces mollusques annonçaient toujours des coups de vent.

On entra le 22 mai à Rio Janeiro ; on en sortit le 1^{er} juin : deux mois après on mouilla sur la rade de Portsmouth.

Tuckey observa que durant la traversée de la Nouvelle-Zélande au cap de Horn le nombre des oiseaux aquatiques qui suivait le bâtiment et qui était toujours considérable, augmentait pendant les tempêtes. Il pensa qu'alors le vent agitant les eaux de la mer jusque dans ses profondeurs, apporte à leur surface en plus grande quantité les matières animales qui attirent ces oiseaux. Dans les beaux temps ils se retirent probablement sur les rochers, où ils trouvent leur nourriture en abondance. Cet indice n'est pas le seul qui doit faire croire à l'existence de plusieurs îles, non encore découvertes dans le grand océan austral ; un autre consiste dans ces paquets de goëmons que l'on rencontre à plusieurs centaines de lieues de toute terre connue. Bligh, comme on l'a vu dans la relation de son ouvrage, découvrit une de ces îles. Un autre navigateur en trouva une par 49° 19' sud, et 179° 2' est. Il la nomma l'antipode de Pen. Tuckey est d'avis qu'une expédition employée à explorer ces parages dans les mois d'été serait digne de fixer l'attention du gouvernement britannique.